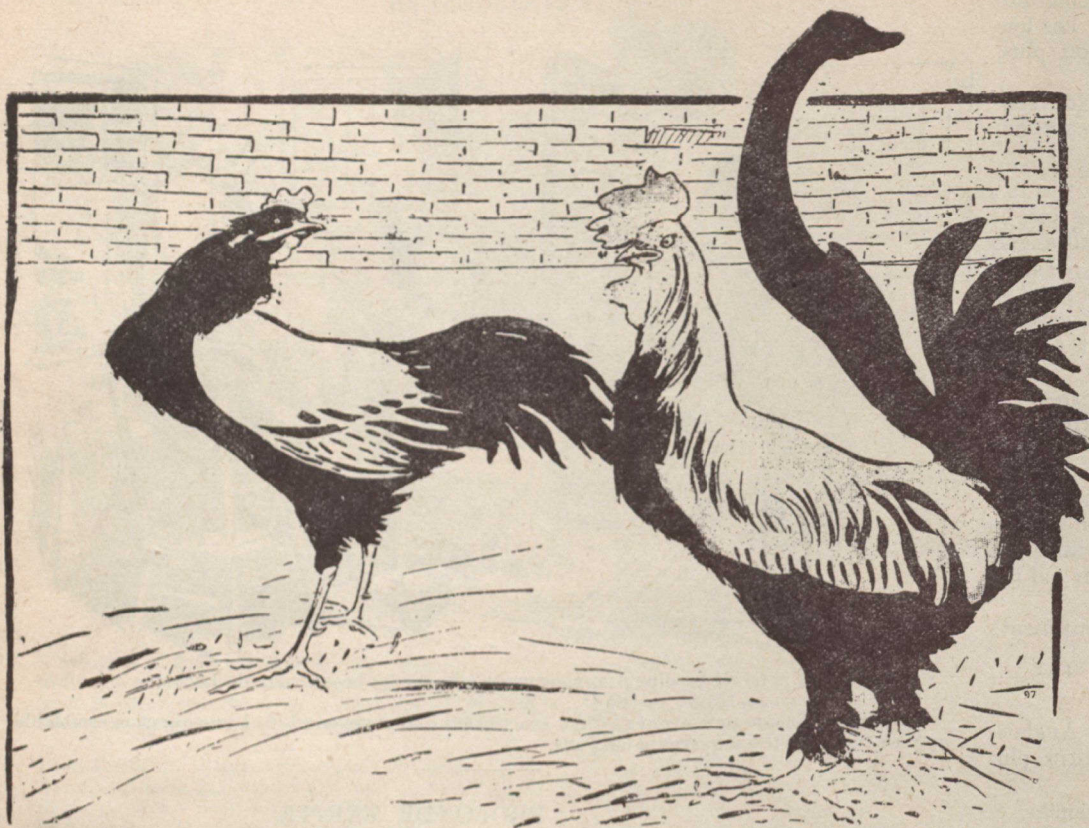




DANS LA BASSE-COUR

Le coq. — Comme le temps est changeant ! Jamais deux jours de suite la même température.

La poule. — Ne m'en parlez pas, un jour je ponds des œufs à la neige et le lendemain des œufs durs !

Les Fêtes de Pâques en Terre-Sainte

Les Fêtes de Pâques attirent en Terre-Sainte tout l'Orient chrétien. C'est par milliers que les pèlerins arrivent au pied de Sion, resplendissante, au sommet de ces rocs, dans le bleu très pur d'un ciel printanier. Les dernières pluies, les pluies furieuses qui, de décembre à mars, inondent la Judée, ont provoqué une germination hâtive : et ce sont des tapis verts, parsemés d'anémones, de boutons d'or, de marguerites et d'iris sauvages, au creux des vallées profondes et aux flancs des coteaux dénudés d'où surgit Jérusalem.

Les Russes, à eux seuls, constituent une innombrable armée qui établit ses campements dans le vaste enclos de la Société impériale de Palestine, dont le président, comme on le sait, est le grand-duc Serge. Il y a là, outre le consulat général de Russie, un hôpital, un groupe scolaire, des salles de conférences, une église, l'hôtellerie et les dortoirs pour pèlerins, et aussi un couvent, qui est le lieu de la résidence de l'archimandrite dont l'autorité spirituelle est destinée à faire contre poids à celle du patriarche grec. C'est un centre de propagande très actif, d'où rayonnent des caravanes qui parcourent la Palestine et la Syrie et vont même aboutir au Sinaï, considéré, maintenant, comme une des étapes du voyage en Terre-Sainte.

Les pèlerins des autres confessions logent dans les couvents ou les immeubles qui en dépendent. Mais, comparativement aux Russes, leur nombre est fort restreint. Les Grecs des îles et du littoral viennent par bandes, leurs papas en tête, prêtres-paysans qui font eux-mêmes leur popote au seuil des portes ou au milieu des rues, entourés de leurs ouailles, hommes, femmes et enfants, car toute la maisonnée est du pèlerinage. A côté de ces exotiques, pullulent les Syriens, ceux des villages environnants et ceux des communautés chrétiennes répandues dans l'intérieur du pays, jusqu'au delà du Jourdain et jusque dans les massifs du Hauran. La plupart, traînant avec eux matelas et couvertures, prennent asile dans la basilique du Saint-Sépulcre, qui devient, pendant toute la semaine pascalle, une sorte d'auberge du bon Dieu. On couche dans le pourtour de l'église, dans les chapelles, entre les piliers et les galeries supérieures, dont les arcatures même, au moyen de planches transversales sont divisées en étages. C'est un tableau d'un relief saisissant et à l'étrange duquel nos yeux d'Européens ont quelque peine à s'accoutumer.

Au dehors, sur le parvis, des marchands d'icônes, de chapelets, de croix en bois d'olivier, d'encens et de myrrhe. Ces éventaires, très pittoresques, sont tenus, le plus souvent, par des villageoises de Bethléem, en robe bleue et veste rouge brodée, avec la haute coiffure à sequins recouverte d'un long voile blanc. Il y a aussi, accroupis sur le sol, immobiles et graves comme des sphinx, des trafiquants indiens aux tuniques rayées, le crâne casqué d'un énorme turban de mousseline. Puis des indigènes tressant des palmes pour le dimanche des Rameaux ; des débitants de limonade, l'outre suintante aux épaules ; des crieurs de salep et autres mixtures locales dont on s'empoisonne à raison d'un *kaback* le verre. Et parmi cet assemblage, où naissent si aisément les querelles, des soldats turcs en armes, assis sur les marches, les troncs de colonnes et les bancs de pierre formant saillie contre les murs où s'encastre le parvis de la basilique. Toute la ville est ici, voulant sa part de spectacle, qui est la grande

secousse dont vibre Jérusalem, cité morte le reste de l'année.

Les cérémonies commencent le premier samedi du carême, et c'est d'abord le tour des Latins. Le consul général de France se rend processionnellement au Saint-Sépulcre avec le patriarche, les franciscains et des délégués de toutes les congrégations catholiques. C'est le protectorat traditionnel de la France qui s'affirme officiellement. Grecs, Arméniens, Jacobites et Coptes font la même démonstration. Mais derrière le patriarche orthodoxe marchent le consul général de Russie et le consul de Grèce, qui revendiquent la protection de leurs coréligionnaires, et se la disputent même à coups d'habiletés diplomatiques.

Pendant la semaine sainte, toutes les célébrations des Latins s'accomplissent à l'intérieur de l'église. Elles ont un caractère italien très marqué, surtout le "mystère" de la Passion auquel on assiste le Vendredi-Saint. C'est une coutume napolitaine importée à Jérusalem et qui donne, une à une, toutes les phases du drame sacré, depuis le crucifiement jusqu'à la mise au tombeau. On y prononce des sermons en sept langues différentes, devant une affluence de fidèles considérable, où toutes les confessions se trouvent représentées.

Pour les Grecs orthodoxes, les deux journées les plus caractéristiques sont celles du jeudi et du samedi saints. L'intérieur de l'église ne leur suffit pas, et c'est sur le parvis, en plein soleil, qu'a lieu la cérémonie du lavement des pieds. On se place où l'on peut, et les terrasses, les corniches, les fenêtres, sont envahies de spectateurs, venus là, dès la première heure, et bravant héroïquement le danger très réel d'une insolation.

Mais la cérémonie pour laquelle on se réserve, est celle du feu sacré, qui menace annuellement Jérusalem d'une catastrophe épouvantable. Celle-

ci s'est déjà produite en 1833, et des centaines de malheureux furent alors piétinés et asphyxiés. Elle se reproduira, cela est bien sûr. Grecs, Arméniens et Abyssins se groupent autour du Saint-Sépulcre, les Arméniens à gauche, les Grecs et les Abyssins à droite, flanc contre flanc, poitrine contre poitrine, à ce point serrés, tassés, comprimés que la respiration est des plus difficiles. Pourtant les poumons se dilatent et à certains moments ce sont des clameurs effroyables. Des rixes éclatent à tout propos, notamment lorsque la procession s'organise, à travers cette masse humaine, que les soldats turcs ont grand-peine à fendre devant les porte-bannières et les porte-croix. De la base au faite, l'église n'est qu'une immense ruche ; et, dehors, sur le parvis, ce sont encore des milliers et des milliers de pèlerins. Toutes les lumières sont éteintes. La procession terminée, le patriarche grec et le patriarche arménien pénètrent dans l'édicule du Saint-Sépulcre. Une attente de quelques minutes. Puis un grand cri et le carillon argentin des clochettes, auquel répond aussitôt le gros bourdon. Le feu "est tombé du ciel". On ne sait trop comment, mais on le passe aux fidèles, dont la foi est aveugle, par des ouvertures ménagées à cet effet dans le marbre de la chapelle de l'Ange. C'est alors, en une véritable scène de folie, à qui allumera son cierge à la flamme sacrée. En un clin d'œil, l'église est illuminée de bas en haut. Le feu sacré ne "brûle pas", on caresse la flamme, les femmes la passent sur leurs vêtements, car elle a des vertus particulières. Et à contempler cette foule, qui maintenant se disloque, je n'ai qu'une crainte, la crainte obsédante de l'incendie de la basilique, où nous resterions tous, sans espérance possible de salut.

De proche en proche, le feu a gagné les groupes qui stationnent dehors ; il se communique de paquets de cierges à paquets de cierges, et rien ne saurait dépeindre l'enthousiasme et la joie des moujiks s'égrenant par les rues, tenant en main leurs cires allumées, et chantant des cantiques. Pendant ce temps, un courrier est sur la route de Bethléem où, au galop de son cheval, il porte le feu sacré dans la grotte de la Nativité ; un autre est sur la route de Jaffa. Dans la rade, un bateau russe attend. Le feu reçu à bord, il lèvera l'ancre aussitôt et se dirigera vers Odessa pour transmettre le feu sacré aux cathédrales de Pétersbourg et de Moscou. C'est le feu rapporté de Jérusalem qui brûle à la chapelle de la Cous et devant les iconostases d'or des vieilles basiliques du Kremlin.

X. X. X.

DÉDUCTIONS DE TOTO

Toto. — Maman, pourquoi ce monsieur porte-t-il ses cheveux si longs ?

La mère. — Parce qu'il est peintre, mon enfant.

Toto. — Oh ! alors je suppose qu'il les coupe tout de même de temps en temps pour en faire des brosses !

!!!

A. — Elle avait les yeux grands ouverts et comme fixés sur le néant...

B. — Comment cela ?

A. — Je la forçais à me regarder !

DÉJÀ !

Ernest. — Mon amour pour vous est comme l'Océan lorsqu'il mugit...

Edith. — Oh ! de grâce, il me semble que j'ai déjà le mal de mer...